

Poèmes inédits de Fernand Ouellette

Fernand Ouellette

Volume 5, numéro 3, printemps 1980

Fernand Ouellette

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200226ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200226ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Ouellette, F. (1980). *Poèmes inédits de Fernand Ouellette*. *Voix et Images*, 5(3), 477-482. <https://doi.org/10.7202/200226ar>

Poèmes Inédits de Fernand Ouellette

LA MARIÉE

Le cœur s'effrite en son abîme
de fleurs et de venins.
Viennent les vents, les nuées,
retombent les poussières, les pétales.
On vieillit d'avoir rêvé...
Jamais plus la mariée ne viendra
descellée ou transparente.
Le corps s'en va voûté, noirci
d'avoir si mal aimé.
Le front se ferme, s'appuie au silence
qui lentement ronge la mémoire.
Un à un les souvenirs,
ainsi que des feux à l'orée de l'âme,
flambent et retournent en la nuit.
Ne fut-ce que le temps d'un éclat,
s'allumera-t-il notre frais désir,
brûlera-t-il ce qui s'ouvrait,
espérait et croyait vivre?

LE BLEU

Plutôt que de franchir le jour :
devenez aveugles !
Ou bien de glisser dans la mer
(comme une femme dans le velours).

Là-bas au devant du désir,
là-bas sur l'immensité
qui largement respire
(ainsi que la mère)
et séduit l'oreille :
en ce bleu tout est leurre,
ce bleu si bleu visage de la mort.

LE SILENCE

Les tourments de l'esprit
ont bien pelé la terre.
Comme les arbres se taisent
en leurs branches sans ailes,
corps dressés qui n'ondoient mais aspirent
à leur ombre, à leur source.
(Le végétal n'aurait-il droit à sa pensée?)
Espace sans fleurs et sans tombeaux
que la mort ne parvient à rejoindre.
Silence des sillons,
et travail du pollen.

L'AUTRE

Par les pensées, une à une,
le vide m'appelle, me tire ;
tandis que l'autre se retourne,
se glace, infuse des poisons.

Ai-je déjà la tête dans la vase ?
Les poissons fuient mes rumeurs.
On me lapide depuis la rocaille
d'une mémoire étente.
Je n'entends plus les paysages.
Le soleil, la lune s'encrouent
l'un sur l'autre.

J'ai perdu ma force d'oiseau.
Mon cœur s'éboule dans un fracas.
Et quelle dureté écrasant ma parole !

LE NORD

Tout ce soleil qui submerge
toute chair, toute espérance.

On se donne, en ces jours,
à l'arbre qui informe.
Surtout que la mort s'aventure,
ose offrir son miroir.

Ça nous renvoie une image
(difforme en ses ronds d'étang)
de nénuphar qui s'étiole.
Comment se reconnaître ?
Ailleurs qui ne fulgure
quand l'assaille le torrent d'avril ?

En deçà, tout l'être se disloque
(ô pauvreté noire sur la roue)
Par la clameur du regard.
Des années se succèdent
comme bougent les ombres.

N'importe ! si on pense l'oiseau.
Qu'il pointe où le Nord le porte !
Là-bas, paraît-il, la nuit
a le poids moins dur sur l'aile.

HORS DU MONDE

La fauvette que frappe le vertige,
trace des festons en quittant l'arbre.

Ici la vie se maintient
sur la pointe de la mort.
Le mépris pour les murs!
Le grésillement des regards
avant de s'éteindre...

(Tant de bleu naguère sur l'épaule
de femmes franches qui traversent l'oreille
avec le son de Vermeer.)

Tous les paysages se ferment,
ou explosent dans la mémoire,
ou s'épandent par les brouillards.
Même la montagne se renverse
en la mer pour ne plus rien entendre.

Fernand OUELLETTE